

Pour en finir avec l'Humanisme

Il y a des mots passe-partout, employés à tout bout de champ et donc souvent à tort et à travers. Ainsi les mots humanisme et humaniste, qui figurent parmi les plus galvaudés de la langue française. Nous sommes tous des humanistes, et les hommes politiques le savent bien, qui proclament bien haut que l'humanisme est la caractéristique dominante de leur parti (Jos Van Eynde), la clé de voûte de leur spécificité (Michel Crépeau), ou qui réclament l'instauration d'un nouvel humanisme.

A toutes les sauces

Pour faire sérieux, il faut aujourd'hui faire du nouveau ou du moins laisser entendre que l'on innove, le qualificatif accompagnant le substantif dispensant souvent de définir ce dernier ou permettant de le faire en des termes vagues, voire rassurants pour l'électeur. «Face au marxisme et à ses déviations, le nouvel humanisme, dit Jacques Chirac (*Le Monde*, 7 mai 1982), n'est pas une philosophie molle, ce n'est pas un archéo-libéralisme qui laisse à chacun la bride sur le cou». Les idées du maire de Paris ne semblent pas très éloignées de celles du chancelier Helmut Kohl, dont «la philosophie s'enracine dans le «C» de la C.D.U., autrement dit dans l'humanisme chrétien, considéré comme régulateur de la vie politique, capable d'assurer l'équilibre entre l'individualisme sans frein de l'économie et les tendances totalitaires de l'Etat protecteur» (*L'Express*, 15 octobre 1982).

N'en déplaise à Claude Labbé, «humaniste réaliste» (*L'Express*, 3 février 1984) et à Jean-Marie Le Pen, présenté par ses partisans comme un défenseur des «vraies valeurs : la morale, la famille, l'humanisme» (*L'Express*, 20 janvier 1984), la droite n'a pas le monopole de l'humanisme : «Les témoignages selon lesquels Andropov n'est pas dépourvu d'une certaine sensibilité ou même d'humanisme, lisaient-on dans le n° 334 de *VSD* (26 janvier 1984), ne suffisent pas à le décharger de toutes les responsabilités qu'il a prises en Hongrie, puis au K.G.B.». *L'Humanité* se veut «le journal de la vérité et du véritable humanisme», écrit son directeur Roland Leroy, se rappelant peut-être que la *Revue générale* (belge), fondée en 1865, s'adressait à «l'humaniste des temps nouveaux». Valéry Giscard d'Estaing va même jusqu'à reconnaître l'existence d'un «socialisme humaniste», celui de la S.F.I.O. et de Guy Mollet, par opposition à celui du P.S. et de François Mitterrand. Voilà pourtant bien un président humaniste, si l'on en croit Jacques Fauvet : «Chaque homme d'Etat a un trait dominant. Il y avait du prophétisme chez Charles de Gaulle, du réalisme chez Georges Pompidou, de l'irénisme chez Valéry Giscard d'Estaing. Il y a de l'humanisme chez François Mitterrand» (*Le Monde*, 26 septembre 1981). Un lecteur belge du même journal va même plus loin : «Avec l'arrivée de la gauche au pouvoir, le temps d'une renaissance (*sic*), d'un nouvel humanisme est enfin venu. C'est le temps de l'honnêteté, de la rigueur (*re-sic*), de l'imagination, de la créativité retrouvée, de l'inspiration féconde.» L'humaniste Mitterrand, celui qui croit à la vertu des mots, a également séduit la journaliste Michèle Cotta, devenue depuis la présidente de la Haute Autorité de l'Audiovisuel, qui définit l'humaniste d'aujourd'hui en des termes que n'auraient sans doute pas désavoués les humanistes de la Renaissance : «Un homme qui

parle bien des autres hommes». La formule est belle, surtout si l'on se souvient du «Qui parle bien est beau et bon» de Platon, affirmation qui est sans nul doute le fondement de tout humanisme.

Un système de valeurs

Le mot tend à désigner aujourd'hui un certain système de valeurs : Sans aller jusqu'à dire que «le seul humanisme qui vaille est celui qui exalte l'homme dans sa volonté de puissance et dans sa plénitude physique et morale» (*Magazine Hebdo*, 24 février 1984), nous reprendrons la définition donnée par les dictionnaires : l'humanisme prend l'homme et tout ce qui le concerne comme le centre, la mesure et la fin de toutes choses. C'est apparemment ce qui autorise le Ministre français de la Santé à se réclamer de l'humanisme dans le journal *Le Monde* (14 mai 1982) : «La nouvelle politique de la santé prendra notamment en compte la crise du travail, la crise de l'environnement et la domination de l'argent sur l'humain.» C'est assurément ce qui permet à la presse (*Le Monde*, *L'Express*, *Le Soir*, *Pourquoi pas?*...) de qualifier d'humaniste un pirate de l'air idéaliste, armé d'un pistolet d'enfant, le cinéaste William Wyler, le compositeur Anton Dvorak, le comparatiste Etiennele, le philosophe Raymond Aron, Saint-Exupéry, Georges Pompidou («dilettante humaniste», selon Michel Jobert), le biologiste Jean Rostand, le physicien Alfred Kastler, le psychanalyste Harold Searles, l'écrivain Roger Avermaete, le dessinateur Plantu, le ministre Robert Badinter, l'informaticien Bruno Lussato, le communiste Waldeck Rochet, le socialiste Michel Rocard, le chirurgien esthétique Ivo Pitanguy, le président Shagari («humaniste musulman»), et à la littérature de célébrer *L'humanisme de l'Islam* (éd. Albin Michel) et même *L'humanisme de San Antonio* ou *Le Vietnam humaniste* (éd. de La pensée universelle). Si l'on ajoute que, selon le communiste français Pierre Juquin, «les principes que le général Jaruzelski affirme, les engagements qu'il prend correspondent aux valeurs humanistes» (*Le Monde*, 17 décembre 1981) et que la *Pravda* reproche à un diplomate américain d'avoir spéculé sur «l'humanisme soviétique» en emmenant sa petite fille en mission d'espionnage (voir *Le Monde*, 16 septembre 1983), on comprendra que les dictionnaires notent que le mot humanisme est l'un des termes sur lesquels personne ou à peu près ne s'entend; on s'expliquera mieux aussi la réponse faite par Saul Bellow à *L'Express*, le 15 octobre 1982 : «Cela fait plat de se dire humaniste. Disons plutôt que je suis romancier». Ce Prix Nobel avait peut-être lu l'hebdomadaire *Littérature* de Shanghai, qui dénonçait il y a peu «l'humanisme, notion abstraite, vide et trompeuse» : «Un spectre hante le monde intellectuel, c'est le spectre de l'humanisme. Qui est-ce? Je suis homme. Mais quel homme es-tu? Exploiteur ou exploité?» (*L'Express*, 20 janvier 1984).

Si le mot humanisme «se dit de toute conception du développement de l'homme dans ses rapports avec d'autres réalités» (Jean Leclercq) (humanisme chrétien, dévot, athée, existentiel, socialiste, scientifique, économique, sportif... et même astrologie ou érotisme humaniste, etc.), s'il est appliqué à des doctrines qui concernent l'homme ou qui font de lui la mesure de toute vérité (l'Oxfordien Schiller, Ernest Renan, Jean-Paul Sartre), il a aussi une acception historique : l'Humanisme est l'expression intellectuelle et

morale de la Renaissance, encore qu'il soit devenu normal de parler, par analogie, d'humanisme médiéval, voire d'humanismes médiévaux. S'il y a eu plusieurs renaissances, pour quoi, après tout, n'y aurait-il pas plusieurs humanismes?

Un terme récent

Le terme est récent, puisque le plus ancien livre français qui le porte sur sa couverture est sans doute *Pétrarque et l'Humanisme* de Pierre de Nolhac, dont la première édition est de 1892. Il a été forgé à l'imitation de l'allemand *Humanismus*, qui date de 1859 et est dérivé du mot *humanista*, déjà utilisé au XV^e siècle. Un humaniste à cette époque est quelqu'un qui se consacre aux *studia humanitatis*, aux «lettres d'humanité» (Rabelais), à des études, pourrait-on dire, qui donnent à l'homme sa véritable dimension, ses lettres de noblesse, en lui enseignant à exceller dans ce qu'il a d'essentiellement humain, le langage. L'homme étant un animal doué de parole, celui qui parle le mieux est le plus homme (Etienne Gilson). D'où l'importance accordée par les humanistes à la rhétorique : celui qui, par la fréquentation assidue des auteurs classiques, maîtrise le mieux l'art de parler, c'est-à-dire l'éloquence, celui-là est plus homme que les autres. Aussi l'humanisme est-il à la fois un art de dire et un art de vivre, une philologie et une morale; une pédagogie aussi, l'humanité étant un bien à acquérir : «On ne naît pas homme, écrit Erasme, on le devient». Ce n'est pas un hasard si presque tous les humanistes se sont intéressés à l'éducation des enfants, s'ils ont inventé des nouvelles méthodes pédagogiques et une forme d'enseignement rénové qui porte le beau nom d'humanités.

Le mot humanisme a perdu aujourd'hui sa «signification proprement épistémologique, correspondant aux diverses activités du philologue» (Georges Gusdorf) ou de l'apprenti latiniste, élève des Jésuites : «Les Humanistes liront leur Virgile et Ovide, avec les oraisons les plus faciles de Cicéron» (*Méthode de bien étudier... pour les étudiants des collèges de la Compagnie de Jésus*, Namur, 1643). L'humanisme est-il même encore du côté de ceux qui savent le latin et le grec, comme au temps où Conrad Detrez, élève de la section des humanistes, pénétrait pour la première fois dans le bureau de son proviseur : «Je me suis trouvé devant un homme assis dans un fauteuil que cachaient à demi plusieurs piles de livres oscillants, dressés telle une colonnade sur terrain mal égalisé. L'homme a avancé la tête entre deux colonnes, s'est penché : «Vous habiterez au pavillon Justus Lipsius et vous vous appellerez Conradus ou Conradus Primus, puisque vous êtes seul chez nous à porter ce prénom. Les humanistes latinisent toujours leur nom, il convient d'honorer la tradition.» Ce disant, le proviseur feuilletait l'un après l'autre de gros livres à couvertures de carton bleu sur chacune desquelles était imprimé en lettres blanches le même mot, le nom sans doute d'un humaniste très important : Lexicus. Avec ces livres, il construisit une nouvelle colonne puis se leva pour retirer d'une immense armoire d'autres matériaux : des grosses briques de papier rangées à la verticale sur des étagères qui ployaient, faisaient de jolies courbes de bois fauve. C'est alors que j'ai noté sur son fauteuil la présence de trois épais volumes reliés de cuir et que j'ai commencé à comprendre qu'un humaniste est quelqu'un qui ouvre et ferme des livres, respire dans des livres, les caresse,

s'assied dessus, qui se frotte du matin au soir à des livres, édifie avec eux des murs à l'intérieur desquels il mange, parle et vit, qu'il dort peut-être même sur un lit fabriqué avec des volumes recouverts de tissu soyeux comme le missel de ma mère» (*L'herbe à brûler*, p. 30-31, Paris, 1978).

Le sens aujourd'hui communément admis du mot contraste avec cette signification «technique». Humaniste est devenu une étiquette, un *label* (de qualité?) et Humanisme reste une de ces catégories dont les historiens sont si friands, une concession au langage des manuels, un «être de raison», comme dit Lucien Febvre dans le compte rendu du *Dante et l'Humanisme* de son collègue Augustin Renaudet : «Etrange passion de l'humanité intellectuelle pour les masques qu'elle fabrique de ses mains et à qui elle prête ensuite une réalité qu'ils ne doivent qu'à elle-même. Comme tout serait plus clair, plus simple, et d'un mot, plus vivant, si on les excluait de la cité des grands esprits? Impossible, dira-t-on? Je réponds simplement ceci : dans tout le livre de Renaudet, je ne pense pas qu'il soit fait une seule allusion référentielle à cet autre être de raison, la Renaissance. Passée de mode, la Renaissance. Mais à nous l'humanisme! Je veux bien. Mais un jour viendra où l'humanisme, lui aussi, passera de mode. J'enrage quand je vois tous les trésors de Renaudet suspendus à cette carcasse inutile. Et je me dis, non sans quelque raison personnelle : ressusciter Luther, ce n'est pas inventer d'abord une définition

de la Réforme, cet être mythique, pour confronter ensuite avec cette abstraction sans vie l'un des hommes les plus éclatants de vie qui ait jamais figuré dans le Panthéon des grands prophètes. Ressusciter Luther, c'est, dans le paysage de son temps, dans le climat et l'atmosphère de son époque, se mettre directement en face de cet homme. Sans masque ni armure, ni carapace. Et l'étreindre fraternellement».

Franz Bierlaire

COURS, THESES, MEMOIRES...
du manuscrit à l'impression
par l'informatique
SPRL SOFICO
Tilff, bois des chevreuils, 7
Tél. (041) 68.77.57

Librairie Polytechnique
Beranger

Départements spécialisés
en
sciences et techniques

48, Rue Cathédrale
4000 LIEGE

(041) 22.25.37
22.05.46

L'UNIVERS DE LA BIBLE

ANDRÉ CHOURAQUI



Première édition mondiale
avec commentaires juifs, chrétiens et musulmans
10 volumes 24 x 31 cm - 3000 illustrations en couleur

Le texte

Traduction d'André Chouraqui, écho parfait du texte sacré, couronnée par l'Académie française.
Version intégrale de la Bible.

Les commentaires

- d'André Chouraqui : explications des mots traduits, verset par verset
- notes de synthèse sur les grands thèmes bibliques
- commentaires chrétiens : selon le point de vue des différentes confessions : catholique, protestantes, orthodoxe et autres
- commentaires musulmans : à la jointure du texte sacré hébraïque et de la théologie de l'Islam

Les illustrations

Reporters et archéologues ont permis de faire revivre objets et décors de l'époque biblique en les rapprochant du texte.

Exposition de l'ouvrage au Salon de l'Avenue de Tervuren, 265 à 1150 Bruxelles, tous les jours ouvrables de 9 à 18 h. - Tél. : 02/771.01.70

Importante documentation gratuite sur demande

BREPOLS - LIDIS - 265, Avenue de Tervuren, 1150 BRUXELLES
Prière de m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part la documentation sur L'UNIVERS DE LA BIBLE.

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____

LU 1
0105